

JEAN-MICHEL ALBEROLA

LIBERATION, 21 Mars 2016

# Alberola avec force «Détails»

## Arts

Indifférent aux modes et au marché depuis ses débuts dans les années 80, le plasticien discret est exposé au Palais de Tokyo et en galerie parisienne.



Par  
**JUDICAËL  
LAVRADOR**

«**A**rtiste d'artistes» est une catégorie commode et distinguée où classer les plasticiens qui peinent à trouver leur public ailleurs que chez leurs pairs. Ce sont des créateurs qui ne cherchent d'ailleurs pas à plaire au plus grand nombre, encore moins au marché. Mais ce ne sont pas tout à fait des génies pour

happy few : il doit y avoir dans leur œuvre quelque chose de bancal, une mauvaise part, un peu de déchet, des œuvres pas terribles. Qui ne gâchent rien, car ces maudresses attestent l'audace et la liberté de «l'artiste d'artistes». Jean-Michel Alberola a ce profil. En dépit de son actualité chargée ce printemps («l'Aventure des détails» au Palais de Tokyo, lieu «tout public», et, le mois prochain, «les Détails d'une aventure», à la galerie Daniel

Templon, lieu marchand). En dépit aussi de ce que son œuvre, il faut le reconnaître, n'a pas infusé dans le travail de beaucoup d'artistes contemporains. Et enfin malgré le fait que l'homme a la réputation de se faire rare : il zappe la plupart de ses vernissages. S'est acheté, il y a quelques mois seulement, un téléphone portable. N'ouvre pas son atelier, préférant recevoir dans celui de lithographie Item, rue du Montparnasse (Paris XIV<sup>e</sup>), où Picasso

et Léger avaient leurs habitudes, où lui-même a désormais les siennes – et où il a pris le temps, disert, disponible, pile dans son élément au milieu des presses, de nous montrer les estampes qui venaient d'être tirées. Moins les siennes que celles de Lynch, McCarthy et Moriyama.

### Références

Artiste d'artistes, l'expression s'entend chez lui dans un sens réversible. Alberola aime les artistes au point de

s'effacer devant eux, devant les autres, avec une conscience pleine de venir après tout le monde. «*Je suis le dernier après tout le monde. Il y a un monde incroyable avant moi qui a fait des choses beaucoup plus éclatantes. Je fais des choses avec ce que j'ai. Je suis un peu dans les restes*», dit-il. D'où, dans l'exposition du Palais de Tokyo, cette surabondance de références et de citations, à Walter Benjamin, Stevenson, Joyce, Raoul Walsh, Rimbaud. Ce que Ca-

therine Grenier, directrice de la Fondation Giacometti, qui l'exposa au centre Pompidou en 1995, comprend ainsi : «*Son travail est hanté par cette question : qu'est-ce que l'art a encore à nous dire après les grandes catastrophes du XX<sup>e</sup> siècle ? Et cela se voit dans ses formes, souvent parcellaires et fragmentées, avec des morceaux de motifs, de corps, de langage*». Des détails de sources variées qui s'agglutinent dans l'expo jusqu'à la remplir comme un

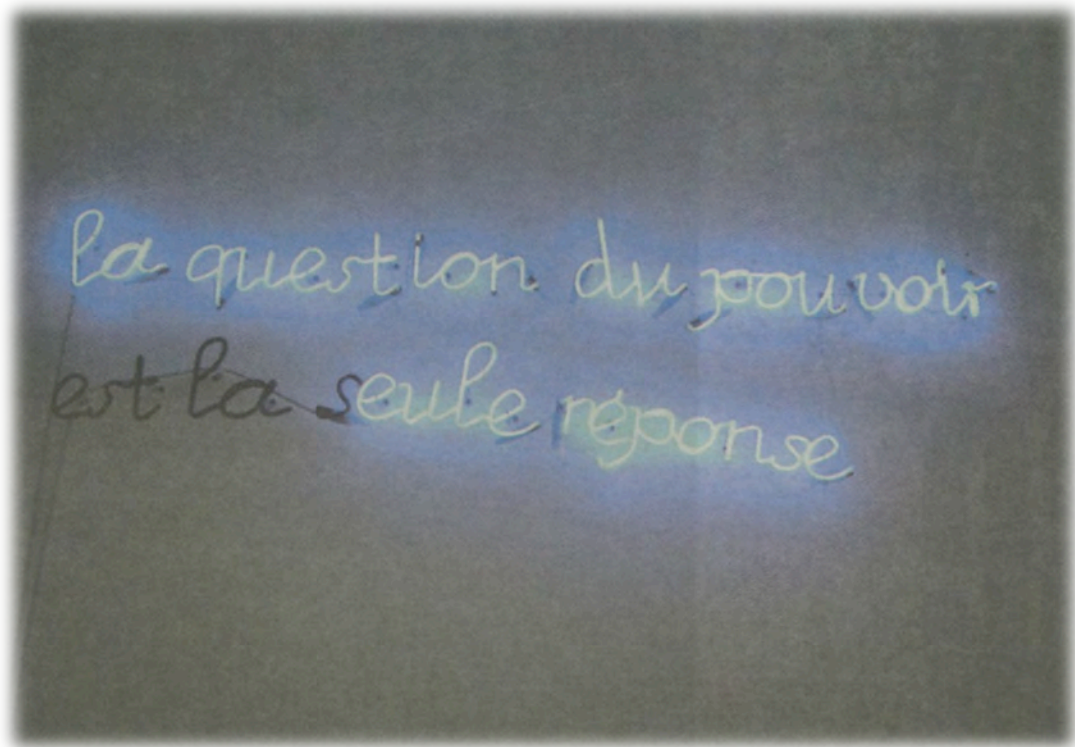
œuf. L'ensemble ne se conçoit pas comme une rétrospective – le genre suppose une suite chronologique et répond à une exigence de mise à plat des choses. Impensable pour Alberola, à qui il arrive de repindre une toile des années après l'avoir (théoriquement) finie, si bien que, dans le catalogue que publie Flammarion (1), des tableaux sont reproduits en différentes versions. Inutile de se demander quelle est la bonne.

# Galerie Daniel Templon

Paris

**JEAN-MICHEL ALBEROLA**

*LIBERATION*, 21 Mars 2016



Au centre,  
*le Roi de rien II*,  
1997-2001,  
collection  
particulière.  
Ci-contre, un néon  
réalisé en 2007.

PHOTO ADAGP PARIS.  
BERTRAND HUET TUTTI.  
COURTESY GALERIE  
DANIEL TEMPLON,  
PARIS BRUXELLES

**JEAN-MICHEL ALBEROLA**  
**L'AVENTURE**  
**DES DÉTAILS**

Palais de Tokyo, 13, avenue  
du Président-Wilson, 75016.  
Jusqu'au 16 mai. Rens. :  
[www.palaisdetokyo.com](http://www.palaisdetokyo.com)

**L'EXPÉRIENCE**  
**DES SEUILS**

Galerie Item, 51, rue du  
Montparnasse, 75014.  
Jusqu'au 20 avril. Rens. :  
[www.itemeditations.com](http://www.itemeditations.com)

# Galerie Daniel Templon

Paris

## JEAN-MICHEL ALBEROLA

LIBERATION, 21 Mars 2016

Retour au premier Jean-Michel Alberola. Au début des années 80, la marche à suivre en art était encore la suivante : un critique d'art visionnaire regroupait sous sa houlette et un intitulé fulgurant des artistes qu'il jugeait proches. Alberola fut ainsi embarqué dans la Figuration libre par Bernard Lamarche-Vadel, qui secouait le joug de l'abstraction, toute-puissante dans les années 70, puis dans la « Peinture cultivée » de Bonito Oliva, s'extasiant devant le retour des motifs mythologiques en peinture. Alberola aujourd'hui retient de Lamarche-Vadel leur discussion « autour du Général Giáp et de Stig Dagersson ». De l'autre ? « J'ai fini par partir en courant. Tout le temps, il faut que je m'échappe. » Quand Catherine Grenier l'a connu, au milieu des années 90 (mais « j'ai l'impression, dit-elle, de l'avoir toujours connu »), « il était déjà reconnu mais déjà marginal. Non pas au sens où il aurait été transgressif, mais ailleurs. C'est un artiste profondément original. Quelqu'un avec qui parler de politique, de cinéma, de littérature sans qu'on puisse jamais prévoir de quoi il va vous parler tant il traverse les genres ».

Parler : c'est bien le mot. Ce qu'adoraient chez leur prof ses anciens étudiants à l'école des Beaux-Arts de Paris. Mathilde Urfalino, diplômée en 2012, se souvient d'un « prof singulier, qui préférait engager spontanément la conversation dans le couloir, parlait peu mais juste, ou se contentait de refileur une liste de dix films à voir, sans expliquer pourquoi. Parfois, il se faisait rare, et par moments on était en colère contre lui. On avait l'impression que c'était un manque de générosité. D'autant que dans la file d'attente, on comptait aussi d'anciens étudiants,

sortis de l'école depuis des lustres, mais qui tenaient absolument à le voir parce qu'en fait, le peu qu'il donne est toujours tellement juste ».

Julien Des Monstiers, qui vient de faire sa première exposition solo à la galerie Christophe Gaillard, en garde le même souvenir amusé : « J'ai attendu quasiment trois ans avant d'entendre ce qu'il pensait de mes tableaux. Il semble cultiver un truc secret mais c'est sans doute qu'à ses yeux, instaurer une relation, un dialogue, prend du temps. Depuis, c'est devenu presque un ami. On a échangé une pièce. » Pourtant Des Monstiers n'est pas un fan inconditionnel de l'œuvre. Franc du collier, il juge certaines pièces « esthétiquement super ringardes. Il y a des tableaux avec des jaune pisseux et des rose clairrette, dont on ne sait quoi penser. » « Mais, ajoute-t-il, Alberola est capable de poser à côté une autre pièce qui va faire circuler la pensée de manière fulgurante. »

### Héritage

Avec Jean-Michel Alberola se profilerait ainsi une figure de l'artiste un peu datée – ou alors éternelle, ce qui revient au même : une stature de créateur habité par mille pensées, traduites aussi bien en néons qu'en objets, en slogans détournés, signifiant une prise de parole politique cette fois (« La pauvreté est une idée neuve en Europe » en est un) ou en tableaux qui détricotent l'héritage moderne. C'est le type même de l'artiste difficile à suivre si on est trop pressé. Lui ne l'est pas qui installe, au sein de son expo, une Salle d'attente. Fabrice Hyber, qui le connaît depuis le début des années 90 et qui « tord la peinture pour l'insérer dans les milieux et les idées du commerce ou de la science », admire chez Albe-

rola cette manière de « montrer tout ce qu'il pense dans sa peinture ». De ne pas trier, de tout livrer, des bribes d'idées, des ébauches de systèmes. Ce que les artistes peuvent admirer chez lui c'est alors moins une œuvre cultivée qu'une œuvre laissée jouissivement en jachère. ◀

(1) « Tableaux », de Jean-Michel Alberola, éd. Flammarion, 240 pp., 50 €.